

## A quoi sert la question de grammaire ?

Il faut tout d'abord comprendre que la question de grammaire n'est pas une annexe de l'épreuve : il n'y a pas d'un côté, la littérature, et de l'autre, la grammaire. L'explication littéraire du texte gagne toujours à faire appel à des notions de grammaire, indépendamment de la question posée.

Si le candidat établit un lien entre son explication linéaire et la réponse à la question posée (ce qui n'est cependant pas une obligation), il aura fait de la stylistique et en sera récompensé. Il est d'ailleurs tout à fait possible d'intégrer la réponse à la question de grammaire à l'intérieur de l'explication.

Voici deux exemples de réponses intégrées à une explication linéaire. Le code couleur aidant à distinguer les 3 points du programme de grammaire est le suivant :

Rouge : l'expression de la négation.

Bleu : les subordinées conjonctives circonstancielles.

Vert : l'interrogation.

EXEMPLE n°1

**Molière, Les Fourberies de Scapin (1671), Acte I, cène 1**

**Octave** – Ah ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! **Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que mon père revient ?**

**Silvestre** – Oui.

**Octave** – **Qu'il arrive ce matin même ?**

**Silvestre** – Ce matin même.

**Octave** – **Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?**

**Silvestre** – Oui.

**Octave** – **Avec une fille du seigneur Géronte ?**

**Silvestre** – Du seigneur Géronte.

**Octave** – **Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?**

**Silvestre** – Oui.

**Octave** – **Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?**

**Silvestre** – De votre oncle.

**Octave** – **À qui mon père les a mandées<sup>1</sup> par une lettre ?**

**Silvestre** – Par une lettre.

**Octave** – Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires.

**Silvestre** – Toutes nos affaires.

**Octave** – Ah ! parle, si tu veux, et **ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.** **Silvestre** – **Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance,** et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

**Octave** – Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

**Silvestre** – Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bien besoin que l'on me conseillât moi-même.

**Octave** – Je suis assassiné par ce maudit retour.

**Silvestre** – **Je ne le suis pas moins.**

**Octave** – **Lorsque mon père apprendra les choses,** je vais voir fondre sur moi un orage soudain

---

<sup>1</sup> Envoyées.

d'impétueuses<sup>2</sup> réprimandes<sup>3</sup>.

**Silvestre** – Les réprimandes ne sont rien ; et plutôt au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

**Octave** – Ô Ciel ! Par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

**Silvestre** – C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

**Octave** – Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

**Silvestre** – Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

**Octave** – Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? À quel remède recourir ?

### Les Fourberies de Scapin, Molière (1671), Acte I, cène 1

L'examineur aura tendance à choisir le point de grammaire le plus manifeste du texte. Face à cette scène de théâtre, la question de grammaire risque plutôt de porter sur l'interrogation (elle est celle qui permettra le mieux d'expliquer le texte).

Cependant, les trois points peuvent être abordés. Et tous peuvent être mis en relation avec une explication linéaire du texte.

#### La subordonnée conjonctive circonstancielle

L'examineur peut relever la seule subordonnée conjonctive du texte « Lorsque mon père apprendra les choses » et demander au candidat d'en donner la fonction.

Le candidat peut alors répondre que c'est un complément circonstanciel de temps.

Mais il peut aussi l'intégrer à son explication en essayant de la remplacer par la subordonnée conjonctive circonstancielle de condition : « Si mon père apprend les choses ».

Dans l'énoncé du texte (la circonstancielle de temps), « les choses<sup>4</sup> » arriveront obligatoirement, à un moment ou à un autre, aux oreilles du père d'Octave.

Avec la circonstancielle de condition « Si mon père apprend les choses », octave envisagerait que son père n'apprenne rien. Mais il en est incapable, car ce personnage de maître n'est pas encore adulte, ne peut agir de façon autonome, ne sait absolument pas tenir tête à son père. Il semble en avoir peur comme un enfant, il demande des conseils (conseille-moi) à son valet Sylvestre comme s'il ne pouvait agir tout seul face à son père. Sylvestre lui reproche ses « actions étourdies ». L'usage d'un complément circonstanciel de temps souligne donc l'impuissant d'Octave face à son père.

#### L'expression de la négation

L'examineur peut se contenter de demander de relever l'expression de la négation. Le candidat aura sans doute la totalité des points s'il relève toutes les phrases négatives (il s'agit pourtant d'un exercice extrêmement facile). Il fera encore meilleure impression s'il relève que l'expression « tes leçons hors de saison » est une tournure lexicale qui exprime aussi la négation, puisqu'elle équivaut à la phrase négative « tes leçons qui ne sont pas de saison. »

Mais il peut aussi intégrer l'expression de la négation à son explication en indiquant que toutes les phrases négatives qui sont dans la deuxième partie du texte<sup>5</sup> expriment une tension ou un désaccord entre le maître et le valet : « ne te fais point... arracher les mots de la bouche. » exprime la colère d'Octave face aux réponses laconiques de Sylvestre. Et les trois phrases négatives de Sylvestre : « Vous n'oubliez aucune circonstance... Je ne le suis pas moins... Les réprimandes ne sont rien »

---

<sup>2</sup> Violentes et rapides.

<sup>3</sup> Blâme, paroles sévères visant à corriger celui ou celle à qui elles s'adressent.

<sup>4</sup> Il s'est marié sans autorisation à une femme que son père ne connaît pas.

<sup>5</sup> La seconde partie du texte commence après l'interjection « Ah ! », lorsqu'Octave cesse de questionner inutilement Sylvestre et qu'il s'emporte contre lui.

exprime surtout qu'il ne veut pas intervenir en faveur de son maître. En d'autres termes, dans la bouche du valet, la négation exprime de façon détournée le refus de servir les désirs du maître. Les deux dernières « **Je ne le suis pas moins... Les réprimandes ne sont rien** » sont même une tentative infructueuse pour ramener l'intrigue de la pièce sur sa propre personne (« moi aussi je vais avoir des problèmes », semble dire Sylvestre) et pour minimiser les problèmes du maître.

### L'interrogation

Dans la première partie du texte, toutes les phrases d'Octave ne sont interrogatives que par l'intonation. Cela souligne surtout qu'elles ne sont que des demandes de confirmation : le maître sait déjà ce qu'il demande. Il vient de l'apprendre de la bouche même de son valet. Il ne fait que répéter ce qui vient de lui être dit. Les interrogations, ainsi que les réponses qu'elles reçoivent ont ici une dimension comique. Il faut aussi relever que ces questions relèvent de **la double énonciation théâtrale** : Octave veut que Sylvestre se répète pour informer le public.

Au début de la seconde partie du texte, l'interrogation de Sylvestre « **Qu'ai-je à parler davantage ?** » est une question oratoire dans laquelle le valet tente de se défendre. Quant aux quatre questions qu'Octave pose : « **Par où sortir de l'embarras où je me trouve ?... Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? À quel remède recourir ?** » elle exprime sa panique à l'arrivée de son père et créent un horizon d'attente préparant l'arrivée de Scapin, qui apparaît immédiatement après la réplique d'Octave dans la scène suivante. Pourquoi créent-elles cet horizon d'attente ? parce que le spectateur a compris que ces quatre questions ne sont pas véritablement posées à Sylvestre (il n'a pas la réponse, puisqu'il vient de dire « **J'aurais bien besoin que l'on me conseillât moi-même.** »). Il reste la possibilité d'interpréter ces interrogations comme des questions qu'Octave se poserait à lui-même. Mais on imagine mal le comédien se gratter le menton en réfléchissant, pendant qu'il les prononce. Le personnage est sans aucun doute paniqué, et ces questions sont des appels à l'aide. Elles sont donc adressées à quelqu'un d'absent. Le titre contenant le nom de Scapin, le spectateur de l'époque habitué au théâtre italien peut se douter qu'il s'agit de Scapin.

### EXEMPLE n°2

#### **Marivaux, La vie de Marianne (1731-1741)**

Parmi les jeunes gens dont j'attirais les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres.

J'aimais à le voir, **sans me douter du plaisir que j'y trouvais**; j'étais coquette pour les autres, et **je ne l'étais pas pour lui**; j'oubliais à lui plaire, et **ne songeais qu'à le regarder**.

Apparemment que l'amour, la première fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, et peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m'examinait d'une façon toute différente de celle des autres : il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi. Les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait; du moins je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que **je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi**. Tout ce que je sais, c'est que ses regards m'embarrassaient, que j'hésitais de les lui rendre, et que je les lui rendais toujours; que **je ne voulais pas qu'il me vît y répondre**, et que **je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu**.

Enfin on sortit de l'église, et je me souviens que j'en sortis lentement, que je retardais mes pas; que je regrettais la place que je quittais; et que je m'en allais avec un cœur à qui il manquait quelque chose, et **qui ne savait pas ce que c'était**. Je dis **qu'il ne le savait pas**; c'est peut-être trop dire, car, en m'en allant, je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi; mais **je ne croyais pas me retourner sur lui**. »

#### **Marivaux, La vie de Marianne (1731-1741)**

Cet extrait a la particularité de ne contenir aucune interrogation ni aucune subordonnée conjonctive circonstancielle. L'examineur interrogera donc obligatoirement le candidat sur **l'expression de la négation**.

Le tour exceptif « **je ne songeais qu'à le regarder** » souligne que le contexte de la rencontre, l'église durant l'office, est totalement occulté. Vous pouvez dire que Marianne est un peu friponne ou coquine si vous vous l'imaginez ainsi. Vous pouvez aussi dire que chez elle, le désir amoureux naissant fait oublier l'amour de Dieu, si vous l'imaginez davantage pieuse.

Les **négations totales** du texte caractérisent le cœur de Marianne :

- 1) « **j'oubliais à lui plaire et ne songeais qu'à le regarder** » souligne qu'elle est naïve.
- 2) La succession des deux propositions négatives « **Je ne voulais pas qu'il me vît y répondre**, et que **je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu**. » montre qu'elle hésite entre la pudeur et le dévoilement.
- 3) Les négations du texte expriment souvent le trouble amoureux, la fameuse « surprise de l'Amour » de Marivaux : « **je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi**. »

L'intérêt du texte est avant tout psychologique et porte, comme souvent chez Marivaux, sur le sentiment amoureux. Mais psychologie et grammaire sont deux domaines qui font bon ménage.

Voici ce qui pourrait être dit par un candidat ambitieux :

Presque toutes les passages exprimant la négation (les phrases négatives + la tournure « **sans me douter** » contiennent un verbe de penser, de parole ou de volonté (se douter / songer / dire / vouloir / être fâchée / savoir / savoir / croire). De plus, **le point de vue narratif interne** est très marqué : nous sommes dans la tête de Marianne.

On peut dire que les tournures négatives expriment ici le déni du désir : Marianne n'ose pas s'avouer sa pensée (cet homme me plaît) parce qu'elle est une femme du XVIIIème siècle, parce qu'elle est à l'église, mais aussi parce que le désir amoureux est ainsi fait qu'il ne se manifeste pas toujours comme tel. Il s'exprime très souvent par le détour, le refus, voire l'agressivité<sup>6</sup>.

Le candidat peut aussi commenter l'antithèse<sup>7</sup> « j'étais coquette pour les autres, et **je ne l'étais pas pour lui** ». Elle énonce un étrange paradoxe : lorsque l'on aime, on ne cherche pas à plaire, et l'on cherche à plaire aux gens que l'on n'aime pas. Selon Marivaux, l'amour n'a donc rien à voir avec la séduction intentionnelle. L'un et l'autre sont même incompatibles. Tout le second paragraphe du texte cherche à expliquer ce paradoxe, pour en arriver à cette conclusion hésitante : « Peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable. »

La spécialité de Marivaux est de mettre en scène, au théâtre comme dans les romans, des personnages en train de tomber amoureux. Ce passage est un magnifique exemple de ce que l'on appelle le trouble marivaudien, comparable à ce que Dorante et Silvia vivent dans le Jeu de l'Amour et du Hasard<sup>8</sup>. Et cela se voit surtout à **l'expression de la négation**.

---

<sup>6</sup> Un grand roman d'amour de Louis Aragon commence par ces mots « La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouve franchement laide. »

<sup>7</sup> au sens d'opposition.

<sup>8</sup> « Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne. »